

J'étais connu sous le nom de Jos Origer d'Eschdorf ou « Le blond de la *Tëmel* ». Je suis né le 17 avril 1931. Bien que j'y étais, je ne me souviens plus de rien. J'avais une sœur de neuf ans mon aînée ; mon frère, le deuxième de la famille, avait 7 ans de plus que moi ; ensuite, je suis arrivé en 1931, tandis que mon frère cadet est né en 1935. Nous n'étions ni une petite, ni une grande famille. Nous travaillions en tant qu'agriculteurs. Mon frère fréquentait le lycée agricole, tandis que ma sœur était à l'internat. Je restais à la maison. Personne ne m'a demandé mon avis, alors qu'en fait, j'aurais bien aimé apprendre quelque chose. Mais comme mon petit frère avait décrété qu'il ne resterait pas à la maison, ce sort m'avait été dévolu. J'ai eu une belle jeunesse. Le village comptait de nombreux enfants et j'avais beaucoup d'amis. Nous jouions souvent ensemble.

L'année 1939 a été marquée par la célébration solennelle du 100^e anniversaire de l'indépendance du Luxembourg. En avez-vous souvenir ?

Oui. Nous avons bricolé une carte du Luxembourg, et chacun s'était vu attribuer un canton. Moi aussi, mais je ne me souviens plus duquel. Nous avons ensuite rassemblé le puzzle. Nous avons fait la fête. Je n'ai malheureusement plus de souvenirs précis. Nous nous sommes rendus en cortège jusqu'au réservoir d'eau, où le tilleul avait été décoré. Nous, les garçons, étions contents lorsque cela s'est terminé, car nous pouvions à nouveau vaquer à nos occupations. Je me souviens que des chants patriotiques étaient interprétés dans la grande salle des fêtes. Nous les chantions bien et avec plaisir.

L'armée allemande a envahi le Luxembourg en mars 1940. Vous souvenez-vous de ce jour ?

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre au village. Les gens étaient effarés. Nous étions impressionnés par ces chevaux, ces soldats. Ils arrivaient en véhicules luxueux à garnitures chromées. À l'époque, les rues ici n'étaient pas encore toutes asphaltées, de sorte qu'ils soulevaient la terre et salissaient leurs véhicules. Cela leur servait de camouflage. « Dans autant de jours, nous atteindrons Paris », disaient-ils. Les gens étaient d'avis qu'ils n'arriveraient jamais à leur destination. Mais finalement, ils avaient raison. Un homme leur a crié d'en haut : « Attention à la ligne Maginot ! » Mais ils l'ont traversée, ils s'en fichaient. Voilà ce dont je me souviens. À douze ans, on réfléchit déjà à certaines choses. Qu'allait-il se passer ? À l'arrière de la maison se trouvait une aire de battage ; ils y avaient fixé une corde et attaché les chevaux. Cela nous a évidemment impressionnés. Ils se sont également amenés avec des voitures et des chars. Ensuite, les choses se sont calmées du point de vue militaire. Nous étions alors une région occupée.

Parlons de l'école. Quels souvenirs gardez-vous de votre scolarité à Eschdorf durant la guerre ?

Je me souviens que nous allions à l'école et avions des livres. Nous avions le livre de français de la 4^e année et aimions apprendre cette langue. Mais peu après l'invasion, le français a été interdit. Notre instituteur n'en a pas été content. Quant à nous, nous nous réjouissions de tout ce qui était rayé du programme. Mais nous aurions néanmoins aimé poursuivre ce cours. Les livres ont tout simplement été rassemblés. Nous chantions beaucoup de chansons allemandes, nous faisons du calcul et avions des cours de géographie, et bien sûr d'allemand. Nous étions obligés de suivre leur programme, en sport, etc. Ensuite, on a voulu nous imposer les Jeunesses hitlériennes. Un Oberführer, ou quelque chose comme ça, est venu de Mersch pour nous instruire, mais personne n'a intégré les Jeunesses hitlériennes. L'un des élèves les plus malins s'est manifesté à leur arrivée. Lorsqu'on lui a demandé son nom, il a répondu : « Heinrich Stickstoff (« azote » en allemand) ! ». L'Allemand l'a noté, mais cela est resté sans conséquences. On riait encore bien lorsqu'on le voyait. À la maison, notre éducation n'avait rien d'allemande. Nous étions obligés d'obscurcir les fenêtres. À la messe du matin, seule une petite lumière était allumée dans l'église. Nous nous rendions tous les jours à l'église – même

un quart d'heure plus tôt quand nous devions servir la messe. À l'école aussi, on nous avait spécialement ordonné d'obscurcir les fenêtres. Notre instituteur sortait parfois le projecteur et nous projetait un film le matin, des documentaires, etc. Le plus beau était celui sur l'élevage de chevaux en Arizona. On n'arrêtait pas de lui demander de nous remontrer ce film. Tel était le programme scolaire à l'époque. Durant les heures d'école, nous ramassions des fânes et des feuilles de framboisier. Notre grenier, où se trouve actuellement la salle de musique, était plein à craquer de thé. Les Allemands venaient le chercher. Je suppose que c'étaient les ordres. Notre instituteur nous accompagnait, nous chantions et ramassions des fânes. Les Allemands y voyaient sûrement une utilité. Peut-être pour faire du thé ? Aucune idée.

À l'époque, l'approvisionnement en vivres était problématique en de nombreux endroits. Sans doute la situation était-elle moins critique dans les fermes. Quels sont vos souvenirs à ce sujet ?

Les gens venaient à la ferme et n'avaient ni œufs, ni beurre, ni lard. Parfois, il leur restait un peu de jambon. Pris de compassion, nous leur en donnions. Ils ne rechignaient pas à payer, en marks allemands. Nous connaissions à l'époque le fameux *Zocker-Jang*. Il s'agissait d'un fabricant de balais qui se rendait régulièrement à Luxembourg-Ville. Les commerçants avaient du tissu et des vêtements qu'ils lui donnaient en échange d'œufs ou de lard. Il transportait ensuite un grand sac sur son vélo.

Il venait du village voisin, n'est-ce pas ?

Oui, de Grevels. Il transportait ces vivres jusqu'à Luxembourg-Ville. Il avait dans ses poches tant de marks allemands qu'il aurait pu allumer un feu avec. Plus il amenait, plus l'argent circulait. Il allait voir ceux qui avaient de l'argent.

Les gens pratiquaient donc également le troc et la contrebande ?

Oui, je m'en souviens encore. Un cousin de mon père était policier à Wiltz, il avait une très grande sacoche. Quand il venait, mon père y fourrait parfois une livre de beurre. Telle était la solidarité, même pendant la guerre, entre les « vrais » Luxembourgeois, qui étaient nombreux ici au village. Nous n'avions pas à nous plaindre.

En 1942, l'administration allemande a décrété l'enrôlement de force.

Oui, ce Gustav Simon. Si les Luxembourgeois l'avaient attrapé, ils l'auraient tous poignardé au moins une fois. C'était le plus grand salaud de ce monde. L'enrôlement de force a été décrété et nous n'avions pas école. Les tanneurs ne se sont pas rendus au travail, aucun d'entre eux. Ils ne pouvaient pas les arrêter tous, alors ils en ont attrapé quelques-uns. Tout le monde pleurait. C'était terrible. Si ce Simon avait été attrapé, il n'aurait pas survécu longtemps. Tous lui auraient porté un coup mortel. C'est à ce moment-là qu'a débuté la véritable misère de la guerre, lorsque les jeunes hommes ont été enrôlés. Cela a duré un certain temps : l'un était envoyé ici, l'autre là-bas. Tel était le service du travail obligatoire. Ces maudits Allemands avaient parfaitement organisé le tout. On leur donnait un fusil dès le départ. Mon frère avait également été recruté pour le service du travail obligatoire. Il était né en 1924. Ils ont reçu les fusils et ont été enrôlés 3 semaines plus tard dans la Wehrmacht. Certains disaient qu'ils allaient partir pour ne plus jamais revenir. On ne leur donnait même plus de congé. Directement après l'année de naissance qui précédait la sienne, cela a été au tour de mon frère. Mon père a fait une demande parce que nous étions agriculteurs. Il a donc été épargné pendant quelques mois. Il a reçu des convocations répétées et n'a plus réussi à y échapper à la fin. Ma grand-mère était de Grumelange, près de Martelange. Il n'y avait chez elle que des célibataires, alors mon père l'a envoyé là-bas. Ils s'y sont rendus à pied. La maison hébergeait des douaniers allemands. Les autres personnes étaient leurs amis, qui entraient et sortaient, venaient chercher le lait, etc. Ils ont veillé à ce que ceux-ci soient hors de vue et y ont installé mon frère. Personne n'a demandé après lui. Ils logeaient en outre

d'autres gens du séminaire. À la rentrée du foin, mon frère allait le décharger avec eux. Les Allemands ne s'en souciaient pas.

Vous avez raconté avoir eu peur que votre famille soit déplacée du fait que votre frère était logé là-bas. S'agissait-il d'une conséquence possible ?

Oui, les gens étaient déplacés dans ces cas-là. Cela s'est passé vers la fin de la guerre. Mon père a déclaré : « Nous n'y allons pas. Nous allons également nous cacher. Je vais essayer de nous loger auprès de la famille. Les uns par-ci, les autres par-là. » Il devait probablement n'y en avoir plus que pour quelques mois. La fin approchait, les Alliés avaient déjà débarqué en Normandie. On sentait que les choses ne pouvaient que changer. Il existait un mouvement clandestin, composé de l'*Unio 'n* et d'autres. Ils nous ont dit qu'*Autos-Tun*, le chauffeur de la famille Walisch, viendrait nous chercher à 3 heures du matin pour nous emmener. Ils ne savaient pas vers où. C'est alors qu'ont eu lieu les déplacements.

Cela signifie-t-il qu'il était chargé d'aller chercher des gens ?

Les personnes extérieures ne l'ont jamais vraiment su. Ils nous disaient : « Soyez prudents, cela se pourrait qu'ils viennent. *Tun* est parti, il se peut qu'ils arrivent. » Nous nous cachions derrière une grande haie. On était réveillé vers 3-4 heures du matin. À l'époque, nous avions entre 12 et 14 ans. Nous restions couchés là à observer les étoiles. Il ne faisait pas très chaud, mais nous avions une couverture avec nous. Dès l'aube, mon père vérifiait si la voie était libre. Nous rentrions alors à la maison, y prenions notre petit déjeuner, puis nous allions à l'école. Nous n'avons pas été déplacés, cela n'a pas été jusque-là.

Vous évoquiez avoir eu à plusieurs reprises les policiers allemands dans le village.

C'est exact, ils m'ont interpellé sur le chemin de l'école. Mon frère avait 4 ans de moins que moi. Ils ont essayé de nous faire révéler l'endroit où se trouvait notre frère. Nous n'étions pas idiots au point de ne rien savoir, mais feignions néanmoins de tout ignorer. On nous avait enjoint de ne surtout rien dire si quelqu'un nous questionnait. Je revois encore l'image de ce policier imposant à côté de moi, j'ai failli m'enfoncer dans le sol. À l'époque, la tension était au maximum. Jusqu'à l'arrivée soudaine des Américains en septembre. Le soir même, mon frère a cogné avec un balai à la fenêtre. Il était revenu de Grumelange dans l'obscurité. Ces jeunes hommes n'avaient qu'une idée en tête : rentrer à la maison. Notre famille l'a sermonné en lui disant qu'il aurait encore dû attendre un jour ou deux. Sur le chemin, il avait rencontré d'autres gens qui rentraient chez eux. Les membres d'organisations clandestines sortaient pendant la nuit, comme des animaux sauvages. Comme j'aime à le répéter aujourd'hui, à l'époque, les Allemands étaient parfois tout simplement stupides. Sinon, ils en auraient attrapé d'autres.

Comment avez-vous ressenti l'ambiance au village durant l'occupation allemande ? Que pensaient et ressentaient les villageois ?

Tout le monde était déprimé. Leur premier refuge à l'époque a été la foi. Ils se précipitaient à la messe, au chapelet. Quand Jos Theis jouait de l'harmonium, il entonnait à trois reprises *La Consolatrice des Affligés*, et presque toute l'assistance était en larmes. La dépression régnait. Les nouvelles ne cessaient d'affluer, que l'un, puis l'autre était tombé à la guerre. Cela créait un malaise. Mais ce n'était tout de même pas comme si l'on ne pouvait pas se fier à quelqu'un au village. Il y avait chez nous un certain M. Dichter. Il fallait bien qu'ils en aient un. Il n'était pas idiot et avait gravi les échelons. Il ne pouvait rien écrire ni entreprendre. Ils l'avaient promu au rang de « Ortsgruppenleiter » ou quelque chose comme ça. Les autres ne lui faisaient même pas tout lire. Ils le faisaient simplement signer, et tout était réglé.

Avez-vous, en tant qu'enfant, perçu des actes de résistance, p. ex. des hommes cachés, ou, au contraire, des signes de collaboration, à savoir de la part de gens qui avaient pris

le parti des Allemands ? À cet âge-là, vous ne compreniez certainement pas tout, et on vous taisait certainement aussi beaucoup de choses.

Je ne saurais vous dire grand-chose à ce sujet. Si vous me demandiez de vous nommer une personne au village qui portait un insigne, je n'en connaissais pas. Certains villageois y ont été forcés. Des « Blockleiter », ou quel que soit le nom qu'ils leur donnaient. Ils recevaient de la part des Allemands un uniforme jaune. Il y avait un rassemblement, une espèce de journée de commémoration. Ils devaient s'y présenter en uniforme. Les intéressés étaient gênés d'avoir à le revêtir. Mais ils ne pouvaient pas s'y soustraire. Je me souviens des paroles d'un habitant de Merscheid qui se demandait : « Comment avons-nous pu en arriver là ? » Ils avaient tout organisé, la protection anti-aérienne, etc.

Il s'agissait donc des gens forcés à se rallier aux Allemands. Mais il y avait également ceux qui cachaient les jeunes hommes, qui résistaient donc dans ce sens. En avez-vous perçu des signes ici au village ?

Je suppose que même certains adultes ne savaient pas tout, et nous, les enfants, ignorions tout. Je ne me souviens pas qu'on ait dit p. ex. une seule fois à l'école que quelqu'un était caché à tel ou tel endroit. Une fois, j'ai remarqué qu'il y avait un objet devant une maison et je ne savais pas d'où il venait. Il s'agissait d'une belle niche à chien. Qui pouvait bien l'avoir fabriquée ? Deux jeunes hommes y étaient cachés. Ils ont dû y devenir fous. Je suppose que mes parents ou les adultes savaient d'où provenait cette niche. Nous ne l'avons pas su, et ils ne nous l'auraient de toute façon pas dit.

Vous souvenez-vous de septembre 1944, date de la première libération du Luxembourg par les Américains ?

Soudain, le bruit a couru que les Américains étaient à Pétange. Le lendemain, ils étaient également chez nous. Les gens faisaient des sauts de joie, ils chantaient et étaient heureux. Tout allait rentrer dans l'ordre. Au fond de la rue se trouvait une pinède. C'est là que sont apparus les premiers Américains avec leurs véhicules tout-terrain et leurs camions. Ils y faisaient du feu et mangeaient. Bien sûr, tous les enfants, mais aussi des adultes, s'y sont précipités pour voir les Américains. Nous avons reçu un morceau de chocolat – du chocolat noir emballé dans du papier sulfurisé. Pour nous à l'époque, c'était la même chose que si l'on vous donnait 10 000 € aujourd'hui. Le propriétaire de la pinède parlait anglais parce qu'il avait séjourné en Amérique lorsqu'il était jeune. Il a discuté avec les soldats. Nous avons également reçu du chewing-gum et ne savions absolument pas ce que c'était. À la nuit tombée, nous sommes rentrés chez nous. De leur côté, ils se sont remis en route. Ils ne s'étaient arrêtés que brièvement à cet endroit. Ensuite, d'autres Américains sont arrivés. Ils ont alors pris leurs quartiers et se sont logés ici chez l'habitant. Nous dormions dans la cuisine, et eux dans le séjour. Telle était la situation, jusqu'à ce que l'on apprenne la terrible nouvelle que les Allemands se trouvaient de nouveau à Bleesbruck.

En décembre 1944, la bataille des Ardennes a commencé, signant le retour de l'armée allemande. Quels sont vos souvenirs de cet épisode ?

Mon frère Jean était là. Je ne saurais vous dire s'il avait également une mission d'assistance. Il est revenu à la maison et nous a dit : « Ils sont de nouveau à Bleesbruck, qu'allons-nous faire ? Ils reviennent. » « Ce n'est pas possible ! » Les Américains se sont amenés avec tant de véhicules, les Allemands sont dépourvus de tout ! » Nous avons aperçu les phares, et ils étaient là. Au croisement principal du village, les Américains avaient installé un canon antiaérien. Un jour, nous les avons vus le charger sur le camion et partir. Puis les Allemands sont arrivés et ont pris leurs quartiers partout. Ensuite, leur milice populaire a débarqué. Il s'agissait d'infirmes, de vieux barbus, de jeunes hommes avec des landeaux dans lesquels ils transportaient leurs sacs à dos. Les gens levaient les bras au ciel. « Et c'est ceux-là qu'on

envoi à la guerre ? Ils seront certainement de retour après-demain. » Mais ce n'était pas vrai. Après leur passage, les Allemands sont arrivés avec leurs camions, etc. L'histoire nous relate qu'ils avaient cette milice populaire. Je l'ai vue, et il n'y avait vraiment pas de crainte à avoir. Ils avaient recruté tous ceux qui restaient. Ils étaient tout juste bons à barrer le chemin aux autres, mais sans plus. Je ne saurais vous dire s'ils tiraient aussi, car ils avaient des fusils. Ensuite est arrivée l'élite. Certains d'entre eux avaient arraché les draps des lits, comme il y avait de la neige à l'époque, et ils étaient ainsi vêtus de blanc. Il s'agissait de leurs SS ou je ne sais quoi. Ils ont causé pas mal de malheur. En fait, ils étaient bien équipés, sinon ils n'auraient pas été capables de faire autant de mal. Les détonations et les sifflements se succédaient. Nous nous sommes retrouvés dehors avec les voisins. Personne n'était au lit, c'était le soir vers 21 ou 22 heures. L'un de nos voisins nous a dit qu'il savait comment il fallait se comporter, car il avait été en France. Qu'il s'agissait d'obus qui allaient exploser. « Celui-là a volé en direction de Schumann », disait-il, quand les sifflements se faisaient plus longs. En cas de sifflement plus court, il déclarait : « Oh, celui-là n'a atteint que Kaundorf. » Il parvenait à estimer où ils allaient tomber. Ou du moins, il pensait le savoir. Nous avons discuté – comme d'habitude à l'époque – de la guerre, des Allemands, de cette bande de voyous, etc. Brusquement, il y a eu une détonation, de la terre a volé au-dessus de nos têtes. Personne n'a songé à souhaiter « bonne nuit », chacun s'est réfugié à toute vitesse dans les maisons. Il y avait un peu de neige. Le matin suivant, nous sommes sortis regarder. Il y avait des pièces disséminées un peu partout. Il y avait des taches noires partout, plus grandes que la table ici, où les obus étaient tombés. Nous avons de la chance que personne d'entre nous n'ait laissé sa vie. Une dame du village a péri de cette façon. Elle voulait aller aux toilettes et celles-ci se trouvaient à l'extérieur, comme chez beaucoup de personnes à l'époque. Elle a eu le temps de dire qu'elle avait chaud et est morte à l'instant même. Elle avait reçu un éclat dans la poitrine. Il aurait pu nous arriver la même chose. Parfois, il faut avoir la chance avec soi.

Ensuite, la situation ici à Eschdorf s'est véritablement aggravée. Que s'est-il passé ?

C'était désastreux. Nous sommes descendus à la cave. Certains de nos voisins s'y trouvaient aussi. La cave était remplie de pommes de terre, et il y avait un passage qui menait devant les pommes de terre. Nous nous couchions alors sur les pommes de terre. La situation n'était pas agréable. On entendait des détonations, des tirs. Ensuite, les Allemands se sont pointés – à ce moment-là, les vitres à l'avant étaient déjà brisées. Ils nous ont dit de ne surtout pas rester là. Ils nous ont conseillé de descendre au village. Les Américains allaient surgir de ce côté. Il allait y avoir des combats, de l'action. Nous nous sommes donc consultés en famille. Mon père a dit qu'il allait voir si nous pouvions nous loger quelque part dans le village. Il est allé voir son ami qui avait une cave robuste. Sur la table, il y avait le pain, prêt dans les corbeilles à être glissé au four. Mais il n'y avait personne. Ils hébergeaient une vieille tante chez eux. Je ne saurais vous dire son âge exact, mais elle avait certainement plus de quatre-vingts ans. Ils avaient fui en direction d'Esch-sur-Sûre. Les gens se cachaient dans les prairies, y compris cette famille, avec la tante. Il est sorti de la maison et s'est demandé quoi faire. Il a rencontré une dame qui lui a demandé où il se rendait. Il lui a expliqué que nous voulions rejoindre la cave de son ami, sur quoi elle lui a proposé que nous allions chez elle pour qu'elle et sa famille ne restent pas seuls. Et c'est ce que nous avons fait. D'autres personnes se trouvaient chez elle. Les Allemands sont réapparus et ont voulu nous mettre dehors. Mon père a refusé que nous quittions les lieux. Sortir à l'air libre signifiait s'exposer à tous les éclats et balles. Nous étions davantage en sécurité à cet endroit. Il eût fallu qu'une bombe tombe précisément sur nos têtes, et alors cela n'avait de toute façon plus d'importance. Aussi sommes-nous restés sur place. Ils nous ont avertis encore au moins trois fois. Il a refusé à chaque fois. Ils avaient déposé une mitrailleuse à l'arrière près de la cave. Il est allé les voir et leur a demandé de lui faire le plaisir de dégager avec leur mitrailleuse, car il y avait des enfants et des familles en

bas, et qu'il était dangereux pour eux de les avoir tout près avec une telle arme. Sur ce, ils ont plié bagage et sont partis. C'étaient des gens raisonnables. Nous avons tenu le coup. Il y avait là des sacs de sable et du fumier, et j'étais envahi par la peur. Personne dans le village n'avait aussi peur que moi. Soudain, nous avons vu de nombreuses maisons en feu, de même que le clocher de l'église. Qu'allait-il advenir de nous ? Nous allions brûler vifs. Je pense que le plafond était en béton. Mon père et un autre se sont précipités dehors. La grange était en feu, et l'incendie s'est rapidement propagé sur la maison. Pendant la guerre, pour des raisons de protection anti-aérienne, il fallait conserver dans son grenier une bassine d'eau, du sable et une pompe munie à l'avant d'une lance. Il n'y avait pas de conduite d'eau, donc ils se sont mis à pomper. L'un activait la pompe, nous ne savions pas qui, et l'autre éteignait le feu au-dessus de nous. Ce même sous la rafale de balles. Ils l'ont vraiment échappé belle. Ils sont parvenus à éteindre le feu. Un seau d'eau n'aurait pas suffi, mais grâce à la lance à eau, cela a marché. Mon père a dit à l'autre homme : « Si je savais que notre maison était aussi en feu, nous irions faire pareil. » L'autre n'a pas voulu dire non, mais si les femmes en avaient su quelque chose, elles ne les auraient jamais laissés partir. Mais ils avaient disparu tous les deux, personne ne savait où. Soudain, ils sont revenus. Mon père a dit : « Nous avons également éteint l'incendie de notre maison. Mais vous devriez voir la scène là-bas. Il y a un char en feu d'où pend un corps à moitié calciné. Et il y règne une chaleur insupportable. Mais nous sommes parvenus à éteindre l'incendie du toit. Les étables ont été détruites par le feu. Les Allemands nous ont dit que le bétail avait été sorti. » Ils ont éteint le strict nécessaire, puis sont redescendus à la cave. Les femmes pleuraient et étaient furieuses. Ma mère pleurait, elle aussi. Une autre femme, dont le fils était dans la Wehrmacht, est alors intervenue en lui disant qu'elle n'avait aucune raison de pleurer, qu'après tout, elle avait encore ses enfants. L'un était à Pétange, et les autres ici. De son côté, elle n'avait aucune idée d'où se trouvait son fils.

Combien de temps avez-vous passé dans la cave ?

J'y ai passé 8 jours consécutifs. Je n'avais aucune idée de l'heure, car nous ne portions pas de montre à l'époque. Même si on nous le disait, nous ne savions pas si nous étions mardi ou mercredi. Il régnait une tension terrible. Cela détonnait et pétaradait de partout. Les bombes qui s'écrasaient soulevaient des nuages de poussière. C'est là que la peur prend le dessus. Certains villageois âgés nous ont encouragés à quitter les lieux, tandis qu'eux resteraient. Ils sont restés assis devant le poêle, et il ne leur est rien arrivé. Le fils d'une famille qui s'était réfugiée à ce même endroit s'était vidé de son sang après s'être tiré une balle dans le genou. Il avait 17 ans. Lorsqu'un chapelet était récité, le suivant était aussitôt commencé. C'était pénible. Le temps passait, mais c'était toujours la même chose. À l'arrière, chez notre voisine, il y avait le cafetier. C'était un gars un peu rude. Il a dit qu'il en avait assez de ces divagations. Qu'il était temps de boire un coup. Il avait un petit bistrot. Il est allé chercher du schnaps, ils en ont pris un verre, quand soudain, il y a eu une détonation. L'un d'eux a posé son verre et a dit : « Reprenons nos prières ! ». Les gens se raccrochaient à leur foi. S'ils n'avaient pas prié, la situation n'aurait pas pour autant été pire.

Cela signifie-t-il que les gens dans la cave priaient en permanence ?

Oui, sans arrêt. Il y avait également un homme de Bourscheid. Je ne sais pas comment il était arrivé là, il souffrait de démence. Il racontait beaucoup de balivernes. Nous ne l'écoutions pas toujours, mais il nous arrivait aussi de rire. Nous priions tout le temps, cet homme ne comprenait pas ce qu'il se passait. C'était aussi affligeant pour les enfants. Une période opprimante. Un tel épisode s'oublie toutefois avec le temps. Mais personne ne voulait plus y penser. Quand vous subissez ce genre d'événements, vous voulez tirer un trait dessus et ne plus jamais revivre une telle chose. Une autre femme a été touchée à l'œil. Elle a directement été transportée à l'hôpital militaire et a gardé son œil. Un homme a perdu un bras, de nombreuses personnes ont péri. Personne n'avait mérité un tel sort. Mais il y avait des endroits où la situation était encore pire qu'ici.

Vous souvenez-vous de gens qui voulaient fuir ?

Cela est un tout autre chapitre. À côté de notre aire de battage, il y avait une charrette avec un coffre. Je ne sais pas comment ils sont parvenus à l'y hisser. Il contenait des vivres. Nous avions également des couvertures, la charrette était bien chargée. Un homme du village est venu demander à mon père où il comptait aller. « Je n'en ai aucune idée », a-t-il répondu. Il est vrai que personne ne savait dans quelle direction partir. Ils ont discuté jusqu'à ce que mon père lui donne raison et nous déclare que nous allions rester là. Ils ont déchargé une partie, et le reste a brûlé plus tard.

Vous souvenez-vous du retour des Américains au village ?

Les Allemands ont riposté. Mais ce n'était pas aussi violent. Nous sommes encore restés quelques jours à la cave. Mais la situation était bien meilleure. Nous avions étendu des couvertures dans la cuisine, eux d'un côté, nous de l'autre. Nous nous serrions les uns contre les autres pour que personne n'ait froid. Les lits et les vitres à l'étage étaient détruits. Et de l'eau dégoulinait à travers le toit. Dehors, de la neige était tombée. Mon père a dû éteindre un autre incendie. Nombreux étaient les gens qui sont revenus et qui n'avaient plus de domicile. Ils n'avaient plus rien. L'un d'eux avait encore un hangar, un autre une écurie.

Ensuite, il a fallu tout réparer, même de façon provisoire. Quels souvenirs gardez-vous de la période de reconstruction ?

Mon père et mon grand frère – et parfois un oncle – ont commencé par abattre des sapins pour réparer le toit. Nous avons encore des photos montrant le sol recouvert d'arbres. Ils sont venus – et à l'époque, c'était différent d'aujourd'hui – et ont monté une scie. Ils ont coupé des arbres, et même si le travail n'était pas toujours précis, ils ont réparé le toit. Beaucoup de planches qu'ils avaient coupées étaient trop minces. Ce n'était pas comme aujourd'hui. Près de la forêt qui jouxtait le village, la route était bordée de sapins, qui ont tous été abattus. Des gens d'Esch sont venus prêter main-forte. Près de l'école, on avait installé une scierie dans laquelle on sciait des planches et des arbres. Elle a été démolie un an plus tard. Nous avons la grande chance de ne pas avoir école. L'école avait été transformée en hôpital militaire, et une grande croix rouge avait été peinte sur le toit. Nous n'avons pas eu école jusqu'à l'été.

Vous avez évoqué « des gens d'Esch ». Il s'agissait de travailleurs de l'ARBED ?

C'est exact. Des travailleurs de l'ARBED. À cette époque, il n'y avait probablement que peu de travail, raison pour laquelle ils étaient amenés ici en bus le lundi et retournaient chez eux le samedi. Ils déblayaient et chargeaient les débris. Ils étaient habitués à lever la pelle. Un jour, nous avons bien ri : une échelle avait un échelon cassé. Ils ont couché l'échelle et y ont cloué une planche. Lorsqu'ils ont soulevé l'échelle, la planche était dans le mauvais sens. Il fallait en effet qu'elle soit fixée de manière à ce que l'on ne puisse pas faire sortir le clou en marchant dessus. Ils ont donc simplement retourné l'échelle. Il leur aurait suffi de retirer la planche et de la clouer du bon côté. Il était tout à fait inutile de coucher l'échelle. Nous, les enfants, n'arrêtons pas de nous marrer. Ils maîtrisaient certainement bien leur travail au haut fourneau, mais n'étaient pas qualifiés pour ce genre de tâches. Il y avait un char à côté de la maison. Il avait enfoncé le mur du côté de notre pignon. Ils y ont laissé pendre les briques jusqu'à l'arrivée des maçons. Ils ont retiré les pierres, ont posé un cadre et installé une porte, et en ont ainsi fait une armoire. Voilà pour ce qui était du char. Dans ce char, nous avons trouvé une petite poupée calcinée. Il y avait aussi un homme qui y était accroché et qui n'avait pas réussi à s'extirper ; il était calciné. Je ne l'ai pas vu moi-même, c'est ce que mon père m'a raconté. Il s'agissait de l'un de ces grands chars Tigre. Lorsque j'étais au lycée agricole en 1947, ils l'ont enlevé.

La reconstruction impliquait la reprise de l'exploitation agricole. Qu'en était-il du bétail ?

Nous avons construit un toit de fortune avec l'aide des ouvriers d'Esch. Nous avons reçu de la tôle épaisse d'Esch. Elle était lourde au point que l'on avait du mal à en soulever une plaque, elle n'était toutefois pas galvanisée, mais noire. Elle n'a tenu que 10 ans, après quoi elle a rouillé. Mais c'était une bonne solution dans l'immédiat. Nous avons également pu stocker un peu de foin. Mon père a acheté du foin et de la paille. C'est ainsi que nous sommes parvenus à subsister pendant un certain temps. Au printemps, le bétail était mené au pâturage aux premières heures. Nous n'avions que 12 à 15 bovins et deux chevaux. Ce n'était pas comme aujourd'hui.

Après la guerre, les forêts et les prairies étaient jonchées de munitions qui n'avaient pas explosé et qui avaient été laissées sur place. Comment cela se présentait-il ? De quoi vous souvenez-vous ?

À l'époque, je n'étais pas un meneur. Un camion militaire est arrivé, je dirais qu'il y avait aussi des Luxembourgeois dans le lot, qui ont ramassé tous les obus et les explosifs. Partout où il y avait eu des canons et dans les fosses des tireurs. Il y en avait partout. Il s'agissait de longs trucs avec une amorce à l'avant et une hélice à l'arrière. C'était des fusées lumineuses. Beaucoup d'entre elles avaient un filet, un parachute. Cela se transformait alors en boule lumineuse. Ils ont emporté les obus et les ont amenés dans une carrière entre Merscheid et Heiderscheid. C'est là qu'il était prévu de les faire sauter. Pendant toute la journée du dimanche, un ou deux camions chargés à bloc sont restés là. Je ne les ai pas vus, je n'y étais pas. Mais vous savez comment sont les garçons. Moi, je faisais partie des lâches. Mais à Hierheck et ici au ce village, il y avait trois garçons qui, à l'époque, sont allés se promener par hasard là-bas. Ils ont démonté les obus, en ont extrait le parachute et l'ont manipulé comme des mécaniciens qualifiés. Nous étions aux vêpres quand quelqu'un s'est amené et a dit : « Heureusement que vous n'étiez pas là. Trois garçons sont morts à la carrière. » Plutôt que d'aller aux vêpres, ils avaient préféré aller à la carrière et y dépecer des obus, dont un avait explosé. On raconte qu'ils avaient été projetés loin du trou. Ils n'étaient pas morts sur le coup, mais avaient encore couru assez loin avant de s'écrouler. Cela a été un évènement terrible pour le village. Trois jeunes garçons. Il aurait fallu construire une clôture autour ou alors faire tout sauter dès le samedi, ou encore, assurer une surveillance du lieu. Ces garçons n'auraient jamais dû se trouver dans les parages. Je n'aurais songé à les accompagner.